

**Jonathan Livernois. *Entre deux feux : parlementarisme et lettres au Québec (1763-1936)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2021, 384 p.**

Daniel Vaillancourt

Volume 22, numéro 1-2, automne 2021, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1095359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1095359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, D. (2021). Compte rendu de [Jonathan Livernois. *Entre deux feux : parlementarisme et lettres au Québec (1763-1936)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2021, 384 p.] *Mens*, 22(1-2), 189–192. <https://doi.org/10.7202/1095359ar>

distinct dans l'étude de la presse magazine. J'attends avec beaucoup d'intérêt la suite de ses réflexions à ce propos.

« En quoi le magazine est-il un objet de la littérature? » Cette question structurante de l'essai est sans doute plus difficile à répondre, comme le souligne Rannaud en conclusion, à partir d'un corpus contemporain qu'à partir de celui de *La Revue moderne*. Si la « disparition progressive de la fiction, ou du moins sa migration vers des revues spécialisées, [a] également contribué à diminuer l'importance du magazine dans l'accès à la carrière littéraire » (p. 283), l'étude de Rannaud montre que le magazine a été à certains moments un passage quasi obligé. Plus encore, le magazine lui-même est un objet complexe, incontournable pour les histoires littéraire, culturelle, sociale. La progressive transformation de celui-ci en magazine féminin est à étudier plus avant : dans les années 1940 et 1950, l'éditorial disparaît, le courrier du mois aussi (il préfigure le courrier du cœur), le rapport à l'actualité politique se distend (p. 77), la section féminine « gruge finalement le reste du magazine » (p. 99). Cette standardisation, qui touche la publication et son lectorat (et leurs relations), est significative et m'intrigue particulièrement. En ce sens, la révolution du magazine (à la fois esthétique, commerciale, visuelle, politique) n'en est sans doute pas une qui tienne de la rupture; il s'agit plutôt d'une révolution « moyenne », pour ne pas dire tranquille.

— Rachel Nadon

*Université de Sherbrooke et Université Paris-Nanterre*

**Jonathan Livernois. *Entre deux feux : parlementarisme et lettres au Québec (1763-1936)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2021, 384 p.**

Dans l'étude qui nous est proposée, Jonathan Livernois entreprend d'observer sur une durée relativement longue les usages du littéraire dans le parlementarisme entre 1763 et 1936. Au moyen de seize chapitres qui, à partir du quatrième, suivent un ordre chronologique, il montre comment homme de lettres et homme d'État sont liés dans un premier temps et comment ils se séparent quand la culture humaniste devient moins nécessaire pour ébaucher l'image d'un « bon gouvernement ». Passant en revue un corpus relativement aride, constitué des débats parlementaires, de comptes rendus journalistiques, de mémoires politiques et de textes

programmatisques, comme *Esquisse sur le Canada* de Joseph-Charles Taché, Livernois donne à lire un intertexte littéraire à même ces documents de valeur très inégale.

Il entreprend, dès lors, comme il l'écrit en conclusion, de faire « une sorte de généalogie de la figure de l'homme politique doublé d'un homme de lettres et [...] de comprendre l'usage des fictions politiques au Bas-Canada » (p. 341). Le politique, dans son mode parlementaire, comporte une « identité feuilletée ». Conçue à partir d'un jeu de mots, l'identité feuilletée est à la fois une identité assignée à la feuille, une identité écrite, et une identité multiple, comportant plus d'une couche. Cette notion qui revient à maintes reprises (p. ex. p. 186, 191, 277) permet de complexifier la dimension biographique de ces hommes formés pour devenir hommes d'État, composée de strates qui proviennent de différents régimes discursifs : littérature, droit, politique, journalisme. Car « plusieurs de ces hommes politiques ont aussi voulu utiliser la littérature comme un cadre, une structure narrative, un répertoire d'archétypes et de tropes nécessaires à la composition de ce que j'appellerai, [...] des "fictions politiques". » (p. 23) Le deuxième objectif consiste à « mieux comprendre ce que sont ces fictions politiques, des premières mises en récit du début du parlementarisme au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'élaboration d'une des principales fictions à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le récit de la colonisation » (p. 23).

Ce sont ces deux grands axes qui seront développés tout au long de l'ouvrage. Ce faisant, l'auteur nous rappelle en quelque sorte, mais sur une autre scène, comment, finalement, les compétences des politiciens d'aujourd'hui sont davantage mises en valeur dans des émissions de variétés que lorsqu'ils font montre de leur culture lettrée en citant Cicéron ou La Fontaine. Cette étude vise ainsi à montrer la culture changeante des parlementaires, qui sont un peu comme des athlètes de la parole. Dans le contexte d'une histoire discursive du Québec et dans la ligne de fuite ouverte par le littéraire, il apparaît fort important de prendre en considération le parlementarisme afin de configurer la mise en place d'un sujet collectif qui produit des actes de discours. En effet, le parlementarisme, surtout après 1791, présuppose l'apprentissage langagier et formel d'un code basé sur l'enseignement des humanités, qui conduira à la culture politique nécessaire à la fondation du Parti canadien en 1806 et du Parti patriote en 1827. Mais Livernois ne s'arrête pas là et observe les différentes moutures d'un parlementarisme qui évolue au rythme des situations constitutionnelles, politiques et identitaires.

Outre certaines figures auxquelles il s'attarde comme Chauveau, Mercier et David, deux éléments ressortent de la trajectoire suivie par

Livernois. La première tient à la formation dispensée dans les collèges classiques. Ainsi, le chapitre 8 montre l'intrication de deux sphères, le juridique et le littéraire, qui se conjuguent pour construire une tradition et une origine relevant de l'identité de la nation. S'inscrivant dans l'idéologie de la survivance, très bien décrite par Fernand Dumont (1993), l'intérêt pour le Code civil que Livernois met de l'avant fait partie d'une logique historique, d'un acte de mémoire qui vient consolider l'identité : « Il semble bien y avoir un effort conjoint en droit, en littérature et en politique. Le but est le même : relier le passé français et l'avenir radieux, donc nécessairement français et catholique. » (p. 185) La formation humaniste des collèges classiques produit un « capital culturel » nécessaire pour occuper la fonction de « premier ministre du Québec » (p. 214) et entraîne un florilège de « sentences latines, de références littéraires et mythologiques » qui « enjolivent » le discours des hommes politiques (p. 214). Cependant, à la fin du mandat de Félix-Gabriel Marchand comme premier ministre, la situation change. Les collèges classiques ne sont plus vus du même œil au début du xx<sup>e</sup> siècle : la « professionnalisation des hommes politiques » (p. 245) passe par la maîtrise de savoirs économique, pratique et scientifique. Le discours des lettrés n'a plus la même valeur : « L'homme politique n'est plus l'avocat qui se voulait aussi lettré. Il n'a plus le temps de citer les classiques. » (p. 319)

Un deuxième élément intervient tout au long du texte, soit le relevé des instances du littéraire, non seulement dans les débats du Parlement, mais aussi dans le rôle interventionniste, et parfois empreint de favoritisme, des gouvernements qui se succèdent dans l'achat de livres qu'on souhaite distribuer dans les écoles. Par exemple, Faucher de Saint-Maurice, écrivain polygraphe et député de Bellechasse, propose que les documents attenants aux prix littéraires soient déposés en Chambre (195). Un débat s'engage au sujet de *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey, qui n'a pas reçu de prix, entre un député d'arrière-ban conservateur et le libéral Athanase David qui défendent le roman et Arthur Sauvé, le chef du Parti conservateur, qui ne l'a pas apprécié (p. 295 et suiv.) Autre exemple, le jeune Maurice Duplessis rappelle que le docteur Nérée Beauchemin a reçu pour sa part un premier prix littéraire (p. 40).

Le lecteur sera surpris d'apprendre que, déjà à son époque, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau rêve d'un ministère de l'Éducation (p. 154). De la même manière, par l'entremise du portrait que Livernois fait d'Athanase David, on voit se dessiner une politique culturelle permettant de créer des « institutions littéraires et culturelles pérennes » (p. 279). Comme

le note bien l'auteur, il s'agit d'un paradoxe puisqu'au même moment la culture des collèges classiques est remise en cause. Athanase David, dont la caricature orne la page couverture du volume, sera à l'origine du prix David, en l'honneur de son père Laurent-Olivier David, prix qui couronne la « meilleure œuvre littéraire produite dans le cours de l'année » (p. 280). On s'aperçoit que ce libéral modéré (p. 279), à la différence des Chauveau, Taché ou Faucher de Saint-Maurice, ne se considère pas comme un homme de lettres, malgré le fait qu'il soit au cœur d'un réseau culturel de grande qualité, regroupant des ténors de la peinture ou de la musique. Mais la progressive autonomisation des champs et des compétences devenant irréversible, le littéraire est amené à se dissocier du politique (p. 344).

Le lecteur qui connaît l'œuvre de Livernois ne retrouvera pas la plume incisive et personnelle de l'auteur de *La route du Pays-Brûlé* ou de *Remettre à demain*. Il s'agit d'un ouvrage de facture plus universitaire, qui porte sur un corpus parfois lourd et difficile à lire, que ce soit *Esquisse sur le Canada* de Taché ou les textes d'Honoré Mercier, les débats de l'Assemblée législative, les *Souvenirs politiques* de Charles Langelier ou les commentaires dans les journaux. Le projet dans son ensemble est substantiel et se préoccupe de ce que j'appellerai une histoire des actes de parole publics dans le contexte québécois. En revanche, l'organisation de la matière, touffue, donne l'impression d'un ouvrage parfois échevelé. Malgré tout, les lecteurs de Livernois retrouveront dans l'association du littéraire et du politique le sujet qui l'avait fasciné chez Gérald Godin, qui était à la fois poète et ministre. L'ouvrage est d'autant plus intéressant que ce parcours du parlementarisme québécois, « entre deux feux », se termine par la figure de Maurice Duplessis et montre la rémanence d'un nationalisme que certains qualifient, à juste titre selon nous, de conservateur (Couture et Piote, 2012). Cet itinéraire d'un peu moins de deux siècles peut expliquer, en partie, les coups de force rhétoriques de l'actuel premier ministre du Québec qui, comme certains de ses devanciers étudiés ici, par exemple Honoré Mercier conjuguant les belles-lettres avec l'économie politique, utilise les motifs patriotiques pour exprimer une fierté qui voudrait créer l'illusion de n'être ni à droite, ni à gauche, ce qui est, au-delà de toute rhétorique, une position de droite.

— Daniel Vaillancourt  
University of Western Ontario